

TRIBUNE DE GAUCHE

changer

LIVERPOOL
DE L'INFORTUNE
A L'ESPOIR

LIVRES D'HIER POUR VIVRE AUJOURD'HUI

DIEU PAR EXPERIENCE

par Garth Lean. Editions de Caux
40 FF Fr.s. 12.-

*La foi a une logique rigoureuse.
L'auteur en a fait l'expérience
personnelle et professionnelle.*

CE MONDE QUE DIEU NOUS CONFIE

Par Charles Piguët et Michel Sentis.
Editions Le Centurion, 40 FF
Fr.s. 11.20

*Les auteurs, engagés dans le
Réarmement moral, font parler des
hommes dont la vie transformée
permet de résoudre des conflits.*

CE QUE FRANK BUCHMAN A DIT

Par F. Buchman. Editions de Caux
12 FF Fr.s. 3.-

*Les notions simples sur lesquelles
s'est appuyée la pensée de
F. Buchman, d'après les textes de ses
discours parus sous le titre Refaire le
monde.*

PLUS DECISIF QUE LA VIOLENCE

Présenté par Gabriel Marcel. Editions
Plon 28 FF Fr.s. 7.-

*Un révolutionnaire sud-américain,
des étudiants de Madras, un
dirigeant syndical français, retour-
nant des situations sans espoir.*

PHOTOS : M. Gray : p. 11 ; P. Hintzen : p. 13 ; Liverpool Echo : p. 7 ; J.-J. Odier : pp. 1, 4, 5, 6 et 14 ; C. Spreng : p. 10.

CHANGER vous intéresse ? ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

Bulletin à renvoyer à l'une des adresses ci-contre

M./Mme/Mlle Prénom
Adresse
Code postal Ville
Pays

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de 19. ... et
s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs
ci-contre).

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

Ci-joint un chèque de F libellé à CHANGER

Date Signature :

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle

publiée par le Réarmement moral

Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 47.27.12.64.

Suisse : 1824 CAUX.

Tél. (021) 63.48.21.

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric et Nathalie
Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel
Mottu, Charles Piguët, Philippe Schwelsguth,
Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau,
Maurice Favre, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films
de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : J.P., 69150 Décines (France).

ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)

France : FF 100 ; Suisse : Fr.s.25. - .

Belgique : FB 670 ; Canada : \$ 20. - .

Autres pays par vole normale : FF 110 ou

Fr.s.28. - . Par avion : FF 120 ou Fr.s. 30. - .

Prix spécial étudiants, lycéens : FF 50 ;

Fr.s. 16. - ; FB 335.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flan-
drin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou
par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755-4,
Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 174, ave-
nu de la Chasse, B - 1040 Bruxelles. C.C.P.
000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention
« abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de
« Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte
Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat ou chèque
bancaire de 6 000 francs CFA (abonnement
avion) ou 5 500 francs (par voie maritime) à
« Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116
Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

*La refonte de la société ne peut s'opérer
en définitive que par la transformation des
hommes. Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hommes
apprennent à rechercher la volonté divine, à
respecter les valeurs morales et à les rendre
contagieuses. Telle est la pratique.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'établir
un dialogue fécond là où règne l'antagonisme,
de guérir les hommes de leurs préjugés et
de leurs haines jusque dans l'arène sociale
et politique ou dans les relations interna-
tionales. Telle se présente l'action sur le
terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis
plusieurs décennies par des personnes ani-
mées par l'idéal chrétien, le Réarmement
moral se veut ouvert à des hommes de
toutes croyances dans un respect mutuel et
en vue d'un combat commun pour un avenir
milleur.*

ARGENTINE : UN GESTE DE REGRET

Pendant les années soixante-dix, et plus particulièrement sous le régime dictatorial du général Videla, l'Argentine a connu une vague sans précédent d'attentats terroristes. Les *Montoneros*, formation d'extrême-gauche, ont attaqué des casernes de l'armée, assassiné des officiers et des dirigeants de la police.

Le 16 avril dernier, des années après la résorption de ce mouvement, voici l'appel que les habitants de Buenos-Aires pouvaient lire dans leurs journaux :

« Seigneur, quelques-uns d'entre nous, militants politiques *montoneros*, qui avons, dans certaines circonstances, loyalement pris les armes pour résister à l'oppression, ne sommes pas exempts de fautes. En tant que citoyens de la nation argentine, nous tombons sous le coup de la loi. Pour cela, comme le fils repent de ta parabole, nous te disons : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi ; je ne mérite pas d'être appelé ton fils. »

Ces lignes sont extraites d'une *Prière pour la paix*, la

démocratie, la justice sociale, l'autocritique, la réconciliation et la libération pour la nation et le peuple argentin, publiée sous le titre : « Bienvenue à Jean-Paul II. » Elles sont signées par une dizaine de militants *montoneros*, parmi lesquels leur chef historique, Mario Firmenich, actuellement en prison et inculpé d'enlèvement et d'assassinat. « Nous Te demandons, ajoutent-ils, d'avoir aussi pitié de ceux qui nous ont persécutés d'une manière atroce, torturant des personnes âgées, des femmes et des enfants. »

Opportunisme, diront les sceptiques, arguant que les citations de la bible et du pape à la veille de sa visite en Argentine étaient destinées à les ranger du bon côté et rappelant que, par leur violence aveugle, les *montoneros* avaient provoqué une répression tout aussi cruelle. Cependant, peut-on rester insensible à un tel appel, émanant de personnes habituellement considérées comme froides et calculatrices ? Certes, ils ne renoncent pas totalement à

leur phraséologie lorsqu'ils affirment qu'ils ont « loyalement pris les armes », mais ils n'hésitent pas non plus à inclure leurs bourreaux dans leur demande de pardon.

Cette amorce de révision est suffisamment rare de la part d'anciens terroristes pour qu'on s'y arrête un instant. N'a-t-on pas également en mémoire les paroles d'Ali Agça au Pape lorsque ce dernier lui avait rendu visite dans sa cellule ? Le terroriste turc lui avait demandé pardon pour son geste meurtrier de mai 1981.

Qu'ils en aient conscience ou non, ces *montoneros* s'inscrivent par leur démarche dans un mouvement plus vaste de réconciliation des Argentins entre eux. Récemment, le président Alfonsín en a donné lui-même l'illustration en mettant fin sans effusion de sang à la mutinerie d'un régiment sans pour autant transiger sur les principes essentiels. Cette preuve supplémentaire de la maturité de la démocratie argentine constitue un nouveau signe d'espoir.

MÉRIDIEN

LA VILLE EN PARLE

DANS LE TRAIN DE 8 H25

Par extraordinaire, dans le train de 8 heures 25, je trouve une place. Bien calée dans mon coin-fenêtre, je jette un rapide coup d'œil sur mes voisins, avant de me plonger dans mon livre.

A ma gauche, une petite blonde frisée, dont chaque cil est sous-tendu d'un noir de jais et les joues rehaussées d'un rose profond. Elle lit, Est-ce que je rêve ? Cette disposition du texte en deux colonnes, je connais : la bible en français courant. Le titre m'enlève toute hésitation : *Épître aux Corinthiens*.

Et la jeune femme en face de moi ? Une étudiante, à en juger par les œuvres de Plaute, Édition Garnier, posées à côté d'elle. Mâchonnant un chewing-gum éternel, elle sourit. De quoi ? Elle dévore lentement une page d'un petit ouvrage ancien relié en cuir qui, de toute évidence, a été lu et relu. Elle change de position : sur la page, dix lignes de texte, des notes abondantes et le titre : *Saint Augustin. Diable !*

Aucune de mes voisines ne semble prêter attention à deux mères de familles évoquant avec force détails leurs diverses maternités. Nous voilà, curieux trio silencieux. Un silence fait de réflexion, de recherche. Ma pensée se tourne vers leurs collègues, leur famille, leurs questions, leur foi. Y a-t-il donc tant de gens qui pulsent ainsi chaque jour à cette source-là ? Et moi qui dégringole de mon lit dans le train, sûre de ce que je crois, sans prendre le temps de replacer mes activités et ceux qui me sont proches sous la vraie lumière.

Timidement, je sors de quoi écrire les idées qui affluent du fond de mon cœur, reconnaissante à ces voisines passagères de m'avoir encouragée. Si elles savaient !

EVELYNE SEYDOUX

DANS CE NUMERO

4

REPORTAGE A LIVERPOOL : les difficultés économiques, les affrontements raciaux, mais aussi le redressement qui s'amorce.

8

Que vaut notre **VIE INTERIEURE** ? S'appuyant sur l'expérience spirituelle de Frank Buchman, l'artiste de variété Michel Orphelin nous livre ses interrogations et ses réflexions.

10

NICOLAS DE FLUE, un saint, un prophète, un homme d'Etat qui nous interpelle autant qu'il y a cinq siècles.

11

SIDA : Au-delà de l'angoisse, au-delà de la recherche d'un traitement, des questions que l'on doit se poser.

Ville sinistrée du fait de la chute d'activité du port, de l'exil d'un tiers de ses habitants, des affrontements raciaux de 1981, Liverpool s'est payé le luxe, ces dernières années, d'élire un conseil municipal qui a déclaré la guerre à Mme Thatcher.

Si, après tous ces soubresauts, Liverpool peut amorcer son redressement, ce qui semble être le cas d'après le reportage que voici, c'est qu'il y a de l'espoir pour les situations les plus compromises.

LIVERPOOL DE L'INFORTUNE A L'ESPOIR

Il y a un an et demi, Liverpool était une ville en faillite. Après avoir voté – illégalement – un budget en déficit, le conseil municipal, sous l'influence d'un quarteron de trostkistes, envoyait tout bonnement à ses 31.000 employés un avis de licenciement. La folie était à son comble. Une grande ville industrielle peut-elle ainsi se moquer du monde et de ses administrés ?

Remontons le temps pour comprendre les données du problème. Située sur l'embouchure de la Mersey, face à la mer d'Irlande, Liverpool doit sa prospérité au « commerce triangulaire », dont une des étapes consistait à fournir leur ration d'esclaves aux colons établis dans les Amériques. La longue tradition du trafic maritime dans cette ville qui fut longtemps la deuxième cité de l'Empire britannique a eu pour conséquence l'installation progressive à Liverpool d'une population africaine, appelée au-

par Jean-Jacques Odier

jourd'hui les « Black British ». Au milieu du siècle dernier, ce sont les Irlandais qui, chassés par l'une des grandes famines qu'a connues leur pays, sont venus grossir la population de la ville. Ainsi s'est développée une tension assez dramatique entre protestants et catholiques qui ne s'est relâchée que dans les dernières décennies, grâce à la fraternité d'armes de la deuxième guerre mondiale. Encore aujourd'hui on peut dire qu'il existe des quartiers protestants et des quartiers catholiques, dont sont témoins les deux cathédrales de la ville (notre photo de couverture), séparées à peine d'un kilomètre (ou reliées, puisque la désormais célèbre *Hope Street* – rue de l'Espoir – conduit de l'une à l'autre). Fait particulier à Li-

verpool, ces deux édifices ont été construits ce siècle-ci, la cathédrale catholique étant de facture récente, la construction de l'anglicane ayant commencé en 1904 pour ne se terminer qu'en 1978.

La chute

Liverpool doit sa richesse et sa notoriété à son port. Or le glas a sonné lorsque la célèbre compagnie Cunard, dont les fleurons ont été les grands paquebots *Queen Elizabeth* et *Queen Mary*, a quitté Liverpool pour Southampton peu avant la guerre. « C'est à moment-là que nous aurions dû réagir et prévoir les industries de substitution, nous dit le directeur de la Chambre de Commerce. L'occasion a été perdue. Aujourd'hui, depuis l'entrée de la Grande-Bretagne dans la Communauté européenne, on peut dire que Liverpool, qui vivait du commerce atlantique et de l'importation plus que de l'exportation, est tournée du mauvais côté. »

Aujourd'hui le calme des bords de la Mersey fait oublier que ce fleuve était, il y a une trentaine d'années encore, sillonné de navires de tous acabits. Les grues ont presque disparu sauf dans le chantier naval Campbell Laird, qui a lutté pour sa survie et recommence seulement maintenant à embaucher.

La conséquence de cette chute d'activité frappe le visiteur de plein fouet. D'immenses terrains vagues bordent les berges, des rues entières de maisons inhabitées vous lorgnent de leurs fenêtres béantes et de leurs portes barricadées. Depuis l'après-guerre, je n'avais jamais vu un tel spectacle. Encore heureux que vous ne soyez pas venu dix ans plus tôt, me dit-on. C'était pire.

On se pose mille questions. Où sont les propriétaires, quelle est la valeur des terrains, comment ce patrimoine peut-il se dilapider ainsi, que fait la muni-



L'Hôtel de ville de Liverpool, haut-lieu de la bataille politique.

cipalité ? Les réponses sont multiples, pas toujours convaincantes. Le fait principal est que la population a chuté de 850.000 habitants à 500.000. Liverpool souffre de ce que les prix des loyers ont été maintenus à un niveau très bas depuis les années vingt et n'ont commencé à monter qu'après la guerre. La rénovation des immeubles a donc été longtemps prohibitive. 75.000 logements sont gérés par la municipalité. Bon nombre d'entre eux ont été construits hâtivement pour répondre aux besoins d'après-guerre et ne satisfont plus aux normes de sécurité et d'habitabilité. De plus, les habitants ne veulent plus, me dit-on, habiter des immeubles de plus de deux étages. La maison individuelle est reine. Encore faut-il en construire. C'est ce qu'a fait la municipalité trotskiste de ces dernières années, et tout le monde lui reconnaît au moins cette réalisation. Aujourd'hui on voit ce spectacle curieux : d'un côté d'une rue, de sympathiques maisonnettes en brique entourées de jardins coquets ; de l'autre une rangée d'immeubles vides et dégradés.

Liverpool est sans doute la ville la plus attaquée par ce mal qu'on appelle en Angleterre « le déclin des centres-ville. » Phénomène qui n'est pas sans lien avec l'immigration. Certains quartiers abandonnés voient affluer des familles d'immigrés ou des « Black British » pauvres, ce qui a pour effet d'accentuer le départ des autochtones. Ainsi le quartier de Toxteth, avec ses résidences de style victorien, devenu hélas tristement célèbre par les affrontements violents de l'été 1981 entre des

En qualité de *Chief Executive* (secrétaire général) de la mairie de Liverpool, Alfred Stocks, frère silhouette mais solide tempérament, a été depuis une douzaine d'années, et notamment pendant la période d'extrême-gauche de la municipalité, le tampon entre le Conseil, l'administration et la population. Interviewé récemment à la BBC de Merseyside, il a répondu à la malicieuse question « Comment vous êtes-vous entendu avec M. Hatton (le leader de la fraction trotskiste du Conseil) : « Nous avons progressivement appris à nous faire confiance. Je suis absolument convaincu que si l'on apprend à faire confiance et à mériter la confiance, on peut réussir n'importe quoi. L'inverse est vrai : si l'on ne se fait pas confiance, quelles que soient les circonstances, on ne peut rien faire de bien. »

Interrogé par l'auteur de ces pages sur la façon dont sa foi personnelle avait influencé son travail à la tête de l'administration municipale, fonction qu'il a quittée il y a un an, M. Stocks a répondu : « Etant de nature timide, je dois dire que la recherche de la volonté divine, jour après jour, m'a donné comme un fil conducteur. Constamment, je dois me libérer de l'anxiété. Et puis, au milieu de trente-six choses à faire, cela permet de se préparer à ce qui est important. Mon

assistant m'a dit souvent : « C'est comme si vous aviez un sixième sens ! »

« J'ai d'autre part été amené à percevoir quelle vision Dieu pouvait avoir pour ma ville, car la recherche du plan de Dieu dépasse le cadre de notre vie personnelle. Cela m'a conduit à établir des contacts et des liens d'amitié avec des gens de toutes professions, depuis les syndicalistes et les évêques jusqu'aux banquiers.

« Troisièmement, j'ai essayé de discerner quels étaient les grands thèmes, les grandes perspectives auxquelles il fallait accorder la priorité : c'est ainsi que l'harmonie raciale et le développement des investissements m'ont paru essentiels.

« Le Réarmement moral, auquel je suis très attaché, a beaucoup à nous apprendre en matière de travail en équipe. Je crois que cette notion est la marque de fabrique de ce que nous avons essayé de réaliser. Si la recherche de la volonté divine prime, la recherche de l'unité suit naturellement.

« Liverpool, a conclu M. Stocks, qui préside aujourd'hui l'Assemblée œcuménique des Eglises de Liverpool, était un terrain on ne peut moins propice ! Cependant, à l'instar des deux évêques, les responsables découvrent que la guerre n'est pas le seul chemin ! »

jeunes noirs et la police, abrite aujourd'hui une forte population noire où le taux de chômage est un des plus élevés de tout le pays (1).

(1) Au recensement de 1981, Liverpool comptait quatre des dix circonscriptions les plus atteintes par le chômage en Grande-Bretagne, avec des taux de plus de 25 % de la population active, certains quartiers allant jusqu'à 50 %.

Alors que tardait la reprise en main de cette situation préoccupante, un changement se dessinait dans le paysage politique. Dans les années soixante-dix, les conservateurs détenaient encore la majorité au conseil municipal. Le parti travailliste, qu'une minorité trotskiste noyait progressivement, gagnait du terrain. Aux élections municipales de 1983, cette fraction dure



A gauche : derrière les arbres en fleurs, les maisons vides. A droite : une rue piétonne.



A gauche : les docks Albert se transforment en centre de tourisme. A droite : un entrepôt devenu accueil d'entreprises.

l'emportait avec un programme éloquent : pas de réduction des effectifs municipaux ; pas de hausses des loyers ; pas de hausses des impôts locaux. Ses leaders reconnaissaient eux-mêmes ce programme comme devant conduire à un « affrontement direct avec le gouvernement de Mme Thatcher ».

Il advint ce qui devait arriver. A l'automne 1985, le conseil municipal votait un budget en déficit, et annonçait qu'il ne pourrait plus payer les 31.000 employés municipaux. C'était un défi direct lancé en direction de Westminster, certains leaders du conseil étant manifestement désireux d'apparaître comme les martyrs de la cause prolétarienne. Puisqu'il était impensable de priver 31.000 employés de leur gagne-pain, le conseil de Liverpool, qui traînait déjà une dette publique de 600.000 livres (six milliards de FF.), s'est mis à chercher de nouveaux emprunts. Comme aucun établissement britannique n'était prêt à lever le petit doigt, ce sont finalement des banques suisses et japonaises, par l'intermédiaire du groupe français Paribas, qui ont fourni les vingt millions de livres nécessaires. Mais le conflit entre le conseil et le gouvernement subsistait. Il allait bientôt être porté devant les tribunaux et, d'appel en appel, ce furent en fin de compte des juges choisis au sein de la Chambre des Lords qui devaient rendre, le 12 mars dernier, le verdict définitif : tous les conseillers municipaux qui avaient voté le déficit budgétaire sont suspendus et inéligibles pour une période de cinq ans. Après un intérim assuré par l'Alliance libérale, les élections du 7 mai viennent d'apporter une surprise : les travaillistes retrouvent leur majorité au conseil. Leur leader, cette fois-ci, est un modéré. Reste à savoir si, parmi les élus, les trotskistes auront réussi à assurer la relève de leurs camarades exclus. Le suspense continue.

Heureusement, l'échiquier politique n'est pas le seul terrain d'action.

Le redressement

Notre entretien avec le directeur de la Chambre de Commerce nous fait entendre un son de cloche résolument optimiste. Energique, précis, enthousiaste, cet ancien militaire nous vante le redressement de Liverpool.

« Bien que certaines des industries nouvelles qui ont voulu prendre le relais de l'activité portuaire aient été rejetées de Liverpool à la façon de certaines greffes cardiaques, nous dit M. Robinson, d'autres ont tenu bon et sont maintenant parfaitement intégrées. L'usine Ford à Halewood bat ses records de production ; quant à la raffinerie Shell, elle a investi en cinq ans 400 millions de livres pour devenir à l'heure actuelle la raffinerie la plus moderne d'Europe. »

En 1977 déjà, des crédits ont été alloués à Liverpool pour la rénovation du centre urbain. En 1981 est instituée la *Merseyside Development Corporation*, organisme semi-public chargé principalement de la rénovation du domaine portuaire.

Nous avons eu l'occasion de voir deux réalisations particulièrement intéressantes. La première est la transformation progressive des docks Albert, de fière architecture, en centre touristique et culturel. La Tate Gallery y installera l'an prochain une annexe de son musée prestigieux.

La seconde est la reconversion, financée par une compagnie de tabac, d'un immense entrepôt portuaire en centre d'accueil de création d'entreprises. Les unités installées au South West Brunswick Dock ont un taux de réussite de 76 %. Elles trouvent là un certain nombre de facilités (contrats d'instal-

lation d'un mois renouvelable, services collectifs de secrétariat, d'entretien et de sécurité, assistance comptable, formation à la création d'entreprise etc.). Actuellement, 92 petites entreprises fonctionnent dans ce complexe, employant entre 300 et 400 personnes. Des échanges se sont développés entre elles. Plusieurs unités ont déjà quitté l'ancien entrepôt pour s'installer dans de plus grands locaux.

Sur un plan plus général, la situation de l'emploi à Liverpool, où environ 10.000 postes de travail disparaissaient annuellement, se stabilise. La production augmente, la confiance renaît dans le milieu des affaires. Le port s'est assuré l'exclusivité du commerce britannique avec la Chine. Une des initiatives de la Chambre de Commerce concerne l'emploi et la qualification au sein des groupes ethniques, d'origine africaine, antillaise ou asiatique. Il est un fait que, dans cette population, le niveau de qualification est incroyablement bas. En 1978 un seul noir né à Liverpool possédait un titre universitaire. La Chambre de Commerce vient donc de commencer, avec l'aide de quatre sponsors industriels, un cours accéléré d'un an qui devrait permettre à des jeunes noirs de devenir cadres.

Sur le plan des relations entre les groupes raciaux, là aussi un progrès se fait sentir, en grande partie grâce à l'activité du Conseil des Relations intercommunautaires (C.R.C.) (2). Alors qu'il y a quelques années, un noir ne se

(2) Avec des fortunes diverses, notamment durant la « période trotskiste », où le Conseil municipal considérait « l'action de classe » comme seule cause valable, le C.R.C., formé de représentants des groupes ethniques, des institutions et des associations, s'est imposé comme lieu privilégié de communication entre les autorités et les 40.000 « non-blancs » de l'agglomération.

hasardait guère dans le centre des affaires ni même dans les stades de football, tandis que certains quartiers noirs étaient en revanche quasi interdits à la police, un meilleur climat s'est installé, malgré un racisme persistant que les habitants blancs de Liverpool que j'ai rencontrés reconnaissent avec beaucoup de franchise. Depuis les affrontements raciaux de 1981, la police a adopté un profil bas – trop bas, m'a assuré un représentant des Antillais au C.R.C. – assorti cependant d'une bien plus grande sensibilité à l'égard des groupes ethniques. A propos d'un rapport récemment publié par un groupe de pression et intitulé « le terrorisme racial à Liverpool », j'ai demandé à Mme Clare, déléguée aux relations publiques de la police (ce qui inclut les relations raciales), ce qu'elle pensait d'une telle inflation du langage. « Si les noirs ressentent les vexations dont ils sont l'objet comme étant une forme de terrorisme, m'a-t-elle répondu, nous nous devons de tenir compte de cette appréciation. »

Œcuménisme sur le terrain

Les initiatives les plus spectaculaires qui ont marqué le renouveau du climat à Liverpool sont celles entreprises par les Eglises. Dans une ville où l'hostilité entre dénominations religieuses est légendaire, il n'est pas de semaine où l'archevêque catholique Derek Worlock et l'évêque anglican David Sheppard n'apparaissent pas ou n'interviennent pas de concert dans la vie sociale. Nommés respectivement en 1975 et 1976, ces deux hommes qui se connaissaient précédemment ont décidé de travailler en étroite collaboration pour aider Liverpool à surmonter ses handicaps et à perdre l'image négative qu'elle avait donnée d'elle-même. L'autorité de ces deux hommes et leur capacité à susciter l'union est sans équivalent en Grande-Bretagne. Il n'est pas sûr que leurs troupes respectives aient pleinement fait leur l'audace et le dynamisme unitaire de leurs chefs de file. Toujours est-il qu'Anglicans et catholiques de Liverpool, encouragés aujourd'hui par le rapprochement des deux Eglises au plan mondial, ont décidé de créer des départements conjoints dans différents domaines d'activité. Un accord de grande portée stipule que les Eglises doivent agir conjointement, à moins qu'il y ait

une raison formelle de préférer des actions séparées. Au moment où la ville frôlait la faillite, en 1985, les deux évêques ont signé en commun un article dans le *Times* où ils prenaient fermement position contre les décisions du conseil municipal. En même temps ils se préparaient concrètement à mobiliser tous leurs fidèles pour les mesures d'entraide et de charité qui s'imposeraient au cas où le Conseil municipal mettrait à exécution sa menace de conduire la ville à la banqueroute.

En septembre 1985, au moment où des incidents raciaux risquaient de dégénérer, les évêques sont à nouveau intervenus. On pouvait lire dans *Le Monde* du 3 octobre : « A Toxteth, à aucun moment les troubles ne se sont transformés en véritables émeutes grâce notamment à l'intervention de deux évêques de Liverpool, Mgr Sheppard, anglican, et Mgr Worlock, catholique. Ces derniers se sont rendus sur les lieux au cours de la nuit et ont longuement discuté avec des groupes de jeunes noirs, réussissant partiellement à les persuader de se disperser. » Les deux prélats ont fait un effort systématique pour établir des liens de confiance avec des représentants de tous les secteurs de la vie civique, y compris la police, les syndicats, les communautés ethniques.

Le geste le plus remarqué a eu lieu la même année après les événements tragiques du stade du Heysel, à Bruxelles, où des supporters britanniques avaient attaqué leurs homologues italiens dans un affrontement qui fit 38 morts et de nombreux blessés.

A Liverpool, quelques jours après, un office œcuménique « de contrition et de repentance dans l'espoir d'une réconciliation » a eu lieu dans la cathédrale anglicane de Liverpool.

Peu après, une délégation d'élus de Liverpool, accompagnée des deux évêques et de représentants des deux clubs de football de la ville, s'est rendue à Turin pour exprimer de profonds regrets.

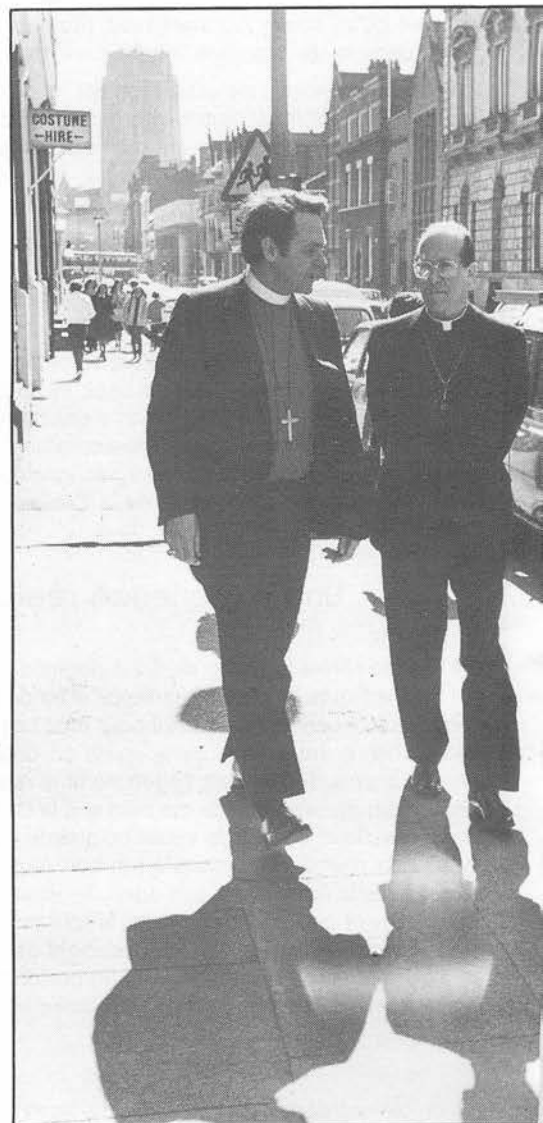
Le jour du départ de Turin de la délégation anglaise, le quotidien italien *Tutto Sport* portait en gros caractères : « Liverpool, Turin te pardonne. » (Voir pour plus de détails *Changer* N° 169, nov. 1985).

Lorsque l'espoir se lève sur une situation difficile comme celle de Liver-

pool, ville sinistrée à bien des points de vue, on ne peut se retenir de le communiquer autour de soi. C'est la raison de ce reportage. Il y aura encore bien des obstacles à surmonter, mais on peut espérer que pour le nord de l'Angleterre, qui jalouse la prospérité du sud du pays et qui souffre d'être éloigné des grands réseaux de communication – même la perspective du tunnel sous la Manche ne la fait pas rêver – le redressement de Liverpool est un jalon précieux.

JEAN-JACQUES ODIER

Mgr Sheppard, évêque anglican, et Mgr Worlock, archevêque catholique, dans Hope Street (rue de l'Espoir). Au fond, la cathédrale anglicane.



L'EXPERIENCE DE
... ET LA

par Mich

Il est difficile – et peut-être dangereux – de livrer aux autres l'intimité de notre âme. Nous risquons la vanité, de ne montrer que nos lacunes, voire d'être mal compris. Ce qui m'en donne aujourd'hui le courage c'est, d'une part, le sentiment de m'adresser à des gens qui se font confiance parce qu'ils cherchent à aimer et à aider leurs semblables, d'autre part, le besoin de parler de ce qui motive notre engagement et notre action pour le Réarmement moral.

Besoin aussi de revenir aux raisons originelles qui nous ont fait répondre affirmativement à un appel supérieur à servir, de retrouver ces instants de bonheur où, dans notre vie, tout s'est éclairé et où, libres et pacifiés, nous avons choisi.

Besoin de parler de cette étoile entre-aperçue soudain au-dessus de notre barque ballottée quelque part dans la tempête de la vie, cette étoile qui nous a donné à la fois la direction du port, l'espérance et la force pour y parvenir.

Besoin enfin de parler de ce – ou de Celui – qui nous a fait naître à nous-mêmes, qui nous fait vivre aujourd'hui. Ce – ou Celui – qui nous a sortis du néant et nous tire en avant et en haut.

Ainsi que l'écrivait récemment un ami, « n'est-ce pas là l'essentiel pour amener la qualité de notre vie personnelle, de nos contacts et bien entendu de nos initiatives communes à un niveau tel qu'ils soient constamment porteurs de vrais changements dans la vie des gens ? ».

Pour commencer, j'aimerais rappeler ici ce qui a mis en route Frank Buchman. Il est notre « berger » : c'est lui qui nous rassemble et nous pousse en avant même si, comme c'est mon cas, nous ne l'avons point connu. Chez lui, la méditation et l'action se fondaient en un tout. Quand on pense à tout ce qu'il a été « conduit » à faire, il vaut la peine de lire – ou de relire – comment cela a commencé.

Je tire ce qui va suivre du texte écrit par Peter Howard sur Frank Buchman dans *Refaire le monde* :

« En 1908, blessé à mort par l'échec de son entreprise (1) qui était devenue son idéal, plein de dépit et de fureur contre ceux qui l'avaient fait échouer, Buchman s'enfuit en Europe. Il essaye de s'évader de ses sentiments obsessionnels d'amertume, mais en vain. Un dimanche, à Keswick, en Angleterre, il entre dans une église. Une femme y parle de la Croix du Christ.

Une expérience réelle...

« Elle me révéla la Croix, dit-il. La doctrine que j'avais connue dès mon enfance, qui faisait partie de la foi de mon Eglise et que j'avais toujours enseignée, devint pour moi, ce jour-là, une grande réalité. J'étais entré dans cette église en désaccord avec moi-même, nourrissant l'orgueil, l'égoïsme et la rancune. Les paroles très simples de cette femme me rendirent la Croix tout à fait réelle et vivante. Soudain j'eus la vision poignante du crucifié. Je pensai aux six membres du comité [de son œuvre]. J'étais le septième à se trouver dans son tort. Je venais d'éprouver plus profondément que jamais combien l'amour du Christ avait comblé le gouffre qui me séparait de lui. Conscient de la vie qui avait jailli en moi, je rentrai à la maison avec un profond désir de communiquer mon expérience. Je me mis à écrire en Amérique aux six

membres du comité contre lesquels j'avais gardé de la rancune. Je leur fis part de mon expérience et leur dis qu'au pied de la Croix je n'avais pu penser qu'à mon propre péché.

« En tête de chaque lettre, j'écrivis cette strophe de cantique :

*Quand je contemple cette Croix
où mourut le prince de gloire
mon plus grand bien m'est une perte
et je foule aux pieds mon orgueil. »*

« Ensuite j'écrivis :

« J'ai eu contre vous de la rancune. Je le regrette sincèrement. Voulez-vous me pardonner ? »

Amplifiée, approfondie

Quelque cinquante ans après – dix-huit mois avant sa mort – Frank Buchman reparle de cette expérience avec quelques amis : « Aujourd'hui, ma mémoire me reporte à Keswick, ce dimanche après-midi où dix-sept personnes se trouvaient réunies. Je vis le Christ sur la Croix. Ma vie fut alors pénétrée du sentiment puissant que j'avais passé par la rédemption. Je quittai cette église ayant conscience d'avoir trouvé ce qui répondait complètement à mes difficultés et effaçait mon péché. J'entendis le souffle du ciel. Il passa au-dessus de moi et à travers moi. Je sortis différent. Quand vous avez fait l'expérience de la Croix, vous ne reculez devant rien. »

Tout ceci est très fort. C'est exceptionnel. Unique. Ce qui me semble particulièrement frappant, c'est que cette expérience, qui n'est arrivée qu'une seule fois dans la vie de Buchman, reste, après cinquante ans d'une vie de combat pour « refaire le monde », au cours de laquelle Buchman a reçu des coups et connu bien des déceptions, aussi fraîche qu'au premier jour. Davantage, il semble que Buchman l'ait approfondie, amplifiée, mieux comprise.

Que s'est-il donc passé ? Dans le texte de P. Howard, l'auteur rapporte d'autres paroles de Buchman : « J'ai appris autre chose au State College (aux Etats-Unis, où il était aumônier) : j'ai vu de vrais désastres dans la vie des étudiants et je le dis très sincèrement et très brutalement, c'est un enfer si on n'a pas l'Evangile de Jésus-Christ. En face de cela, il n'y a qu'une solution, c'est quelqu'un qui puisse vous changer, quelqu'un qui vous aime.

(1) Un centre d'accueil pour enfants défavorisés à Philadelphie.

FRANK BUCHMAN NÔTRE

Orphelin

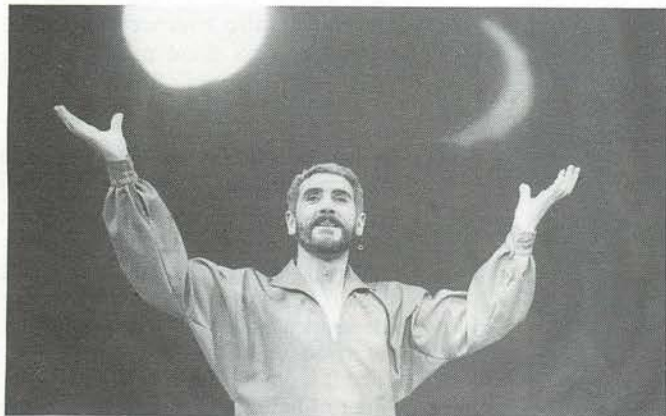
Si vous avez ce pouvoir, des hommes et des femmes viendront vous voir jour et nuit pour trouver la réponse. Des gens de toutes sortes.

« C'est un art que tout le monde a envie d'apprendre et malheur à nous si nous n'y parvenons pas ! Nous devons l'apprendre pour l'amour de nos enfants. »

Plus loin encore, Peter Howard évoque cette pensée reçue par Frank Buchman à un moment donné : « Tu seras utilisé pour refaire le monde. » « Elle bouleversa, dit Howard, la vie de Buchman. Il savait qu'il était incapable de s'acquitter de cette tâche, mais il croyait aussi que Dieu peut tout accomplir pour un homme, dans un homme, par un homme totalement abandonné à sa volonté. » J'ajouterai : la volonté d'un Dieu qui nous aime.

Si nous avons le souci d'être pour l'autre quelqu'un qui l'aime, alors nous avons besoin de sentir nous-mêmes quelqu'un qui nous aime. Un Dieu qui nous aime et qui aime tous les hommes, y compris ses ennemis, nos ennemis.

La vie spirituelle serait-elle une histoire d'amour avec notre Dieu – avec ce qui est de Dieu dans les autres ?



Michel Orphelin interprétant saint François d'Assise.

Nous aimons – ou nous finissons par aimer – quelqu'un qui nous aime. Nous voulons lui plaire, l'imiter, l'écouter, vivre avec lui, nous fondre en lui, créer et rayonner avec lui. Mystère de l'amour. Mystère de l'amour de Dieu pour moi, pour nous, pour tous les autres vers lesquels, dans son amour, Dieu nous entraîne.

On peut maintenant mieux comprendre la force de l'intervention divine chez Frank Buchman et combien elle a dû le marquer et le mettre en mouvement vers l'autre – vers le monde entier.

Rappelons que Frank Buchman était pasteur ; qu'il avait donc étudié l'intervention de Dieu parmi les hommes et sa parole en « professionnel ». Mais l'intervention divine dans sa propre existence avait rendu cette parole vivante.

Comme un faible écho à l'expérience de Buchman, il y a la nôtre, la mienne.

Insatisfait de ma vie à la fois égocentrée et désorientée, attiré par le communisme mais incapable de vivre en harmonie avec ma famille ou mes partenaires de travail, il y eut ce moment où, tiraillé entre l'attrait pour ce que me proposait le Réarmement moral et la fuite devant le changement personnel qu'il impliquait, j'ai ressenti très clairement, au fond de moi, comme un cadeau venu d'en haut : la Croix du Christ était vraiment la solution que je cherchais pour mes problèmes comme pour ceux du monde.

Il y eut cette découverte de l'Absolu au cœur de l'honnêteté totale, de la pureté parfaite, du renoncement à soi-même et de l'amour du prochain. Il m'a montré, moi qui me prenais pour un agneau, que j'étais bien un louveteau parmi les loups du show-business.

Mystérieuses évidences

Il y eut tout ce que m'ont apporté les autres : ce noir africain, musulman ou chrétien, je ne sais, qui m'affirma que lorsqu'il écoutait Dieu et lui obéissait, ce n'était plus lui qui agissait mais Dieu à travers lui. Grâce à lui, je vis que l'esprit qui animait saint Paul était toujours vivant.

Ce Japonais, bouddhiste, shintoïste ou rien du tout, je l'ignore, qui m'a dit, alors que je me demandais sans qu'il le sache si le Réarmement moral n'était pas en contradiction avec mon Eglise, qu'il voyait les quatre critères proposés par le Réarmement moral comme les quatre branches d'une croix – que la croix était pour lui le signe du Christ et qu'il considérait mon Eglise comme le tronc du christianisme. Les amis protestants qui ont aidé le catholique que je suis à revenir vers son Eglise et à comprendre qu'avec la bible, elle était naturellement pour moi un lieu de ressourcement.

Je reviens souvent à ces mystérieuses évidences quand j'ai envie de m'échapper, d'aller voir ailleurs si c'est mieux ou plus facile, quand je ne comprends plus très bien où j'en suis, quand je me mets à douter de tout... Pourtant puis-je toujours compter sur les autres pour réorienter ma barque, pour la pousser en avant ? Ne vient-il pas un moment où il faut ramer tout seul, et, pour cela, apprendre à le faire ?

Il y a bien sûr les engagements pour les autres qui nous font vivre, les actions que nous entreprenons. Pour moi, me frotter la tête à la plante des pieds de saint François d'Assise en interprétant sa vie sur la scène pendant quelques années, m'a beaucoup aidé. Mais ce n'est pas suffisant. Je ne peux pas vivre de mon travail, si élevé et si noble soit-il, pas plus que je ne peux revenir à la croix de mon premier changement. Il faut que je m'y installe en permanence, je j'établisse un contact quotidien, constant, avec le Dieu qui fait vivre, par la prière et l'écoute, mais aussi par l'approfondissement, par la « rumination » de Sa Parole. J'ai besoin de me nourrir de Dieu comme l'abeille de la fleur ; sinon je meurs de faim, je n'ai plus de miel à partager et, pire que cela, je pique. Et quand je pique, comme l'abeille, je meurs.

A l'occasion du 500^e anniversaire de sa mort

ACTUALITÉ DE NICOLAS DE FLÜE

Grande figure de l'histoire suisse, Nicolas de Flüe (1417-1487), canonisé en 1949, marque aujourd'hui encore les esprits de ses compatriotes. A l'occasion du cinq-centième anniversaire de sa mort, nous reproduisons ci-dessous un article du quotidien lucernois Vaterland consacré à l'actualité du message de saint Nicolas.

« Un homme avec lequel on peut s'entretenir toute une vie », a écrit de Nicolas de Flüe le théologien et écrivain Walter Nigg. Un demi-millénaire après sa mort il vit encore. On peut même dire, vu les signes des temps et le moment de l'histoire et du salut qu'est le nôtre, qu'il est plus vivant que jamais. Comme l'écrivait au moment de sa mort le chroniqueur Heinrich von Gundolfingen : « Dans sa mort, nous ne voyons pas la mort. »

Mais alors, comment vit-il aujourd'hui ? Qu'a-t-il à nous dire, à nous et à nos contemporains ? Bien que ce paysan de Suisse centrale n'ait su ni lire ni écrire, que sa pensée n'ait pas été affectée par l'humanisme de l'époque, qui était sur le point de pénétrer dans les Etats des Confédérés, sa vie et son œuvre sont restées, aujourd'hui encore, un modèle.

Sa ferme, ses terres de Schübelacher, Ranft, Melchi, Bergmatt et Klistlerli, la nécessité de prendre soin de sa femme Dorothee et de ses dix enfants auraient bien suffi à Niklaus, comme à bien d'autres aujourd'hui, pour éviter les charges publiques. Pourtant, il assumait des responsabilités politiques sans céder au « carriérisme » fréquent à ce niveau, et il le fit avec prudence et sens critique.

La politique de l'Évangile

C'est sans enthousiasme militariste qu'il s'acquitta de ses tâches de *Rottmeister*, de chef de bande. Un historien rapporte qu'à la guerre, « il a peu nui à ses adversaires, qu'il se retirait fréquemment pour prier et qu'il a essayé, si possible, de les protéger. » Il était clair qu'il ressentait profondément la tension quasi insupportable entre guerre et Évangile.

Niklaus s'est laissé élire juge et conseiller, mais il a décliné la charge de *Landamann* (gouverneur). S'il défendait une politique, c'était celle de l'Évangile, sans connaître ce que l'on présenterait aujourd'hui avec une certaine emphase comme un programme politique chrétien. De plus, il ne craignait pas de se rendre impopulaire,



Nicolas de Flüe
(rétable du musée de Sachseln).

d'engager par exemple – lui le fidèle homme d'Église – un procès contre son propre curé, qui faisait un mauvais usage de ses prébendes ecclésiastiques. Car les scandales politiques empoisonnaient aussi cette époque-là ! « C'est rempli de dégoût, souligne Petrus Numanges, qu'il s'est détourné des affaires de ce monde. » En fin de compte, il devait renoncer à son fauteuil de conseiller et à sa chaire de juge. (...)

La prière

Mais il ne cessa pas pour autant de se sentir responsable des affaires de l'État. Il suffit pour cela de relire ses lettres aux princes et aux gouvernements ou les compte-rendus de ses entretiens avec ceux qui venaient le voir au *Ranft* (1) et l'influence déterminante qu'il a exercée lors de l'accord de Stans (2). Sans mandat politique, sans parti, sans groupe de pression, cet ermite et prophète qui ne détenait aucun pouvoir est parvenu à faire tourner la roue de l'histoire. Ce n'est donc pas la masse,

- (1) Le lieu où Nicolas de Flüe a installé son ermitage.
- (2) En 1481, alors que la Diète de Stans (assemblée des Confédérés) était profondément divisée et qu'était en jeu la volonté d'expansion des Confédérés, une intervention indirecte de Nicolas de Flüe, qui vivait déjà dans son ermitage du « Ranft », devait sauver la situation. Par l'intermédiaire du père Heinrich am Grund, Nicolas fit savoir à la Diète : « Stecket den Zun nid zu wit ! » (Ne plantez pas votre clôture trop loin !). On fait remonter à cette injonction le commencement de la fin de l'expansionnisme suisse. De la réconciliation des membres de la Diète est résultée l'entrée de Fribourg et de Soleure dans la Confédération.

ni la structure extérieure du pouvoir qui sont à l'origine des changements positifs, mais l'esprit, l'esprit divin à l'œuvre dans des individus. Notre époque a grand besoin de prophètes politiques comme Nicolas de Flûe, le mahatma Gandhi, Martin Luther King, Oscar Arnulfo Romero. Celui qui rejette toute théologie politique n'a rien compris à l'Évangile.

Être prophète, c'est recevoir la grâce. Mais pas une grâce qui vient toute seule. Le « frère Klaus », comme on l'appelle aujourd'hui encore, a indiciblement lutté et souffert avant d'acquiescer sa maturité d'ermite prophétique. Pendant une crise religieuse qui a duré des années, hantées d'horribles cauchemars, il a été soutenu avec beaucoup de compréhension par sa femme Dorothee et par le père Heinrich am Grund, le curé de Kriens. C'est la prière qui, avant tout, a été décisive pour lui. Ses contemporains rapportent qu'il se levait la nuit lors de ses insomnies pour prier près du poêle.

L'homme d'aujourd'hui a-t-il désappris la prière lorsqu'il est dans la détresse ? Malgré les milliers de recettes plus ou moins valables que l'on offre contre le stress et la dépression, de la diététique au yoga en passant par la psychanalyse, des sondages récents montrent que la prière reste encore aujourd'hui un des remèdes les plus courants !

Pour Nicolas de Flûe, la méditation et la prière étaient bien plus qu'un remède dans des situations de détresse. Dans la solitude de son ermitage, Dieu a fait de lui un visionnaire et un mystique. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il a vu le visage de Dieu.

Un des biographes de saint Nicolas demandait à ses lecteurs s'ils « oseraient descendre avec lui dans son ermitage ». Les agités que nous sommes aujourd'hui auraient bien besoin du calme du *Ranft*, à en juger par le nombre croissant de ceux qui vont passer leur existence dans la paix et la solitude, que ce soit derrière les murs d'un couvent ou sous une autre forme, plus moderne, d'ermitage. Comme augmente aussi le nombre de ceux qui fuient pour des périodes limitées dans une maison de retraite ou dans un monastère, lieux de plus en plus accueillants à ceux qui veulent se taire et prier.

Le jeûne

Durant ses années d'isolement, Nicolas de Flûe s'est nourri exclusivement du pain eucharistique. Comme il le disait lui-même, il voulait vivre « indépendamment du monde », mettant ainsi un contrepoint à l'amour de son temps pour la ripaille.

Il n'y a pas si longtemps, les explications que l'on donnait sur le jeûne de

l'ermite aux visiteurs du *Ranft* provoquaient des hochements de tête de scepticisme. C'était l'époque où les consignes édulcorées de l'Église sur le jeûne venaient d'être réduites au minimum. On ne prêchait plus le renoncement, mais l'épanouissement de soi, sans s'apercevoir que dans le renoncement se cache une haute forme de l'épanouissement. Aujourd'hui, il semble que la tendance se soit inversée. Jeûner, moins consommer, renoncer sont davantage pris au sérieux. Les actions entreprises en Suisse pour amener les gens à se priver en faveur de leurs frères ont en fait sauvé les périodes de jeûne durant le temps de la Passion. Une nouvelle motivation pour le jeûne s'est faite convaincante : partager par esprit de justice et de solidarité. Pour sauver l'environnement, nous sommes prêts à consommer moins. Nous acceptons des sacrifices parce que nous voyons et le sacrifice du Christ et le sacrifice d'innombrables victimes innocentes de notre monde cruel.

Ainsi, le jeûne de l'ermite décharné du *Ranft* a-t-il donné une impulsion nouvelle à ce nouveau courant d'économie et d'écologie, vis-à-vis de la nourriture et des richesses de notre sol.

Walter Nigg a raison : « Nicolas de Flûe est un homme avec lequel on peut s'entretenir toute une vie. »

PAOLO BRENNI

SIDA ET LIBERTÉ

De graves interrogations

par Gordon Wise

Il semble que notre village planétaire soit devenu une société imprégnée de sexualité. Il y a une vingtaine d'années, des faiseurs d'opinion décidaient que la liberté sexuelle n'était pas dangereuse, que la vertu était ennuyeuse et que le plaisir était un droit. L'avortement, facilement accessible dans de nombreux pays, permettait de balayer les conséquences d'une telle philosophie quand la pilule ne jouait pas son rôle ou avait été oubliée.

Aujourd'hui, des multitudes de gens, pris entre deux feux, ne savent plus que penser. D'une part, on dit que la liberté sexuelle est normale, naturelle, souhaitable même à tout âge entre partenaires

consentants – bien que le viol et l'inceste soient encore déplorés et passibles de justice. D'autre part, maintenant que l'alarme du SIDA a sonné dans tous les pays, les projecteurs se braquent sur la vie sexuelle des populations. Celle-ci, avec les risques qu'elle comporte, devient une préoccupation majeure. La question qu'on se pose n'est pas tant : « Qu'est-ce qu'il est bien de faire ? », mais : « Qu'est-ce qui est sûr ? » Maintenant, on peut faire valoir l'argument selon lequel « si c'est mal, c'est aussi dangereux ».

L'Église anglicane d'Australie a déclaré que le SIDA n'était pas à consi-

dérer comme un châtime de Dieu mais comme un mal que nous attirons sur nous-mêmes si nous persistons dans des pratiques que l'enseignement religieux condamne depuis des générations. Toutes les Églises s'accordent à reconnaître qu'il faut compatir envers ceux qui souffrent, mais ne pas tolérer les comportements qui causent leur souffrance. En janvier dernier, le Cardinal Basil Hume, archevêque catholique de Westminster, écrivait dans le *Times* de Londres : « Le SIDA est l'une des conséquences nombreuses et désastreuses de la promiscuité sexuelle. Ce qui a toujours été péché devient aujourd'hui acte suicidaire. Le refus de voir l'aspect moral des choses est en soi

une affirmation d'ordre moral. Même à court terme, le meilleur espoir pour la société réside dans un réveil moral.» Selon l'Eglise catholique, a poursuivi l'archevêque, « le choix n'est pas, pour les personnes non mariées, entre l'usage des contraceptifs et le risque d'infection. Il y a une troisième option : le refus de s'adonner à des pratiques sexuelles en dehors du mariage. Une telle auto-discipline n'est pas affectivement destructrice. Elle peut être au contraire l'expression constructive d'un idéal radical, exigeant et atteignable. »

Dans un autre numéro du *Times* paraissait un article signé par le grand rabbin de Londres, Sir Immanuel Jakobowitz, et intitulé : « Seule une révolution morale peut maîtriser le fléau. » On pouvait y lire : « Le SIDA est le prix que nous payons pour la société permissive qui, à coups de pilules, de lois libérales et de philosophies éclairées a démolé les derniers remparts de la restriction et de l'auto-discipline sexuelles, défenses naturelles contre la dégénérescence. Mais il y a un coût encore plus lourd que les décès dus au SIDA : la destruction de la famille, avec pour conséquence des millions de victimes, surtout parmi les jeunes, qui sont à leur tour conduits à l'immoralité et à la délinquance pour ne pas avoir reçu assez d'amour à la maison. »

Le responsable israélien soulignait l'urgence de cultiver de nouvelles attitudes afin que l'on retrouve le respect de la transmission de la vie et la joie de la sexualité au sein du mariage. « Ceux qui gèrent nos pays ne peuvent plus rester moralement neutres, ajoutait-il, quand des millions de vies humaines sont en jeu. Les gouvernements ont un rôle à jouer pour faire obstacle à toute législation qui affaiblirait le lien entre mari et femme ou entre parents et enfants. »

Une autre note

L'avalanche d'avertissements et de conseils qui s'abat sur nos sociétés pèse lourd sur les familles non menacées par le mal et dont les enfants, dès le plus jeune âge, entendent systématiquement parler à la télévision et à l'école des précautions à prendre pour avoir des rapports sexuels sans danger. Heureusement que, de temps en temps, une

personnalité en vue ajoute une autre note à la masse des recommandations médicales et ose dire que la vraie sécurité réside dans l'abstinence hors du mariage et la fidélité dans le mariage.

L'Australienne Ita Buttrose, qui est chargée de la campagne gouvernementale contre le SIDA, s'est publiquement déclarée, avec humour, « célibataire résolue ». En fait, cette femme mariée s'est exprimée avec tant de charme qu'elle a fait passer l'idée que l'abstinence valait mieux que la « vaine poursuite d'un cheval emballé » qu'est pour elle une sexualité sans frein. « On ne ferait pas face à ses responsabilités si on ne disait pas que les préservatifs sont une protection contre le SIDA, ajoutait-



Gordon Wise.

elle, mais on y manquerait si l'on ne disait pas autour de soi qu'il est parfaitement autorisé de dire non. »

Si, dans toutes les salles de classe et sur tous les écrans de télévision du pays, on veut expliquer l'utilisation des préservatifs (qui ne sont pas sans risque), on devrait aussi mentionner les propos éclairants d'Ita Buttrose.

Au début de ces lignes j'ai parlé de « société imbibée de sexualité ». C'était pour décrire une situation aussi dramatique que dangereuse. Si l'on disposait dès demain du remède au SIDA et que l'on pouvait alors s'adonner sans risque à une sexualité libre, le monde entier en serait soulagé. Mais les barrières morales disparaîtraient complètement. La sexualité fait partie de la vie ; elle n'est pas toute la vie. Les pul-

sions créatrices de l'homme, tout au long de l'histoire, n'ont pas seulement transmis la vie mais elles ont aussi été les ressorts de grandes œuvres littéraires et artistiques, d'inventions et de découvertes scientifiques, d'inspirations religieuses. Il nous faut rassembler toutes les énergies créatrices disponibles pour résoudre les crises régionales et planétaires, pour éviter les guerres et pour aménager un avenir meilleur aux multitudes sous-alimentées et sans abri.

Les tâches inachevées

Si la plupart d'entre nous choisissons de dilapider égoïstement une grande partie de notre énergie dans les plaisirs éphémères, il nous en restera bien peu alors pour nous attaquer aux grandes tâches inachevées – ou encore non entamées – de notre monde. C'est ce qui m'attriste, tout autant que les visages tragiques de ceux qui souffrent du SIDA, qu'ils soient responsables de leur mal ou qu'ils en soient les victimes innocentes. Déplorons ce qui n'est pas fait autant que le mal qui est fait. Car, ce n'est pas tant ce que je fais qui compte quand je me laisse aller, que ce que je suis empêché de faire, mon esprit et mon corps n'étant plus disponibles pour une activité créatrice.

La liturgie chrétienne du mariage, comme la tradition, font de la sexualité un instrument de transmission de la vie et un moyen d'expression de l'amour conjugal. Nulle part il n'est fait allusion à la sexualité comme un droit au plaisir en soi. Pour être satisfaisante, la vie n'a pas à dépendre exclusivement de la sexualité. Qu'ils s'expriment donc haut et fort, ceux qui osent dire que le contraceptif oral le plus sûr est le mot « non », et que le SIDA est un problème moral tout autant que médical. Si nous tenons compte de ce que nous enseignent les circonstances actuelles, elles peuvent même servir de tremplin à l'humanité pour une résurgence d'énergie créatrice. Tandis que la peur des conséquences n'est pas le meilleur mobile pour éviter guerres, accidents ou SIDA, le fait demeure que si nous acceptons plus souvent de voir en face les conséquences de nos actes, la race humaine progresserait plus vite.

GORDON WISE

COLOMBIE :

« IL NOUS FAUT DES MARTYRS DE L'HONNÊTÉTÉ »



La Colombie – avec trente millions d'habitants, elle occupe la troisième place en Amérique latine – est connue dans le monde entier pour son café, ses champions cyclistes, l'écrivain Gabriel Garcia Marquez ainsi que, malheureusement, pour son trafic de drogue.

Belisario Betancur, président de la République jusqu'en août 1986, avait fait beaucoup parler de lui à cause de son « Projet de paix », initiative visant à réduire la guérilla interne et aussi à cause de ses efforts pour un accord régional sur les conflits d'Amérique centrale, sous l'égide du Groupe de Contadora. Une politique qui avait suscité beaucoup d'espoir jusqu'à ce que la sanglante attaque du palais de justice de Bogota, en novembre 1985, par les guérilleros du groupe M-19, y mette un terme.

A ses visiteurs du Réarmement moral, en avril dernier, M. Betancur a expliqué que, malgré ce grave revers, il tenait toujours sa politique pour valable, précisant qu'un conflit qui dure depuis trente ans ne peut pas être résolu en l'espace d'un mandat présidentiel de quatre ans.

Pour son successeur, le libéral Virgilio Barco, Betancur était allé trop loin vis-à-vis de la guérilla, ce qui ne l'empêche pas, lui, de poursuivre le « Projet de paix. » Seulement, il se refuse à « jouer les gros bras », préférant l'attitude de « la main tendue, mais ferme ».

Témoignages

« L'espoir à portée de main. » Tel était le thème d'une rencontre du Réarmement moral qui s'est tenue du 10 au 12 avril dernier à Bogota.

Arrivant d'Argentine et du Brésil et en route vers le Guatemala, un groupe international composé de deux chefs d'entreprises suisses, d'un dirigeant de

favela brésilien et d'une poignée d'Américains et de Hollandais, a passé une quinzaine de jours en Colombie, avant et durant cette rencontre.

Les employeurs suisses, tous deux dans le bâtiment, MM. Anliker et Gasser, eurent l'occasion de s'entretenir avec les responsables de la chambre professionnelle du bâtiment de Bogota, ainsi qu'avec un groupe de soixante-dix syndicalistes de cette branche. Les expériences de M. Anliker, du changement de mobiles à l'efficacité professionnelle, du profit au service, tout comme les *jodel* de M. Gasser firent merveille auprès de leurs interlocuteurs !

Dans la favela

A la rencontre internationale du Réarmement moral, on devait remarquer particulièrement la présence de Don Agustín, responsable du *Barrio Pobre Juan Pablo II (favela Jean-Paul II)*, accompagné de six de ses camarades.

C'est un chirurgien de Bogota et sa femme, Alfonso et Marta Rueda, qui s'étaient mis au travail dans cette *favela* après avoir appris que des enfants y avaient péri dans l'incendie de leur baraque parce que leurs mères les avaient attachés à des tables pendant qu'elles allaient au travail. L'intervention du chirurgien et de sa femme avait abouti à la mise en chantier d'un centre social, avec une crèche. Mais, comme le dirent les Rueda à la rencontre, « le changement personnel que propose le Réarmement moral, qui permet de mettre un terme aux conflits de voisinage, compte bien plus que notre assistance matérielle et médicale ».

Lors de sa visite au *Barrio Pobre Juan Pablo II*, Luiz Pereira, de Rio de Janeiro, a présenté le montage audio-visuel sur sa propre *favela* au Brésil, *Lumière sur les collines*.

Luiz Pereira, responsable d'une *favela* à Rio de Janeiro, s'adressant aux habitants d'un *Barrio Pobre (favela)* de Bogota.

« Le changement a commencé pour moi, a raconté Marta Rueda, lorsque je me suis agenouillée devant la Croix et que j'ai dit à Dieu : « Me voici. Je veux faire ta volonté. » Cette démarche devait aider Marta à cesser de fumer et, surtout, à résoudre ses conflits familiaux d'emploi du temps, coïncée qu'elle était entre les besoins de ses enfants, son métier d'enseignante et ses études. « Nous avons besoin de trois pôles dans nos vies, a-t-elle ajouté. D'abord l'abandon à Dieu, puis les critères absolus proposés par le Réarmement moral, qui vous aident à voir quotidiennement où vous avez besoin de changer, enfin l'engagement, la tâche entreprise. »

Le père Miguel Triana, responsable du mouvement d'action catholique ACMI, s'est montré très préoccupé par les continuelles excuses que se donnent les Colombiens pour faire toutes sortes d'entorses au principe d'honnêteté. « Ce dont la Colombie a besoin pour résoudre ses problèmes, a-t-il dit, c'est de dizaines de milliers de martyrs, de héros de l'honnêteté. »

Les participants colombiens ont dit leur attachement à un « recours ferme et fréquent » à la recherche de la volonté divine, et leur détermination à ce que leur pays soit représenté aux prochaines rencontres internationales du Réarmement moral, au Guatemala, à Atlanta (U.S.A.) et à Caux, en Suisse. « Le Réarmement moral est une grande famille mondiale, ont-ils dit. Les membres d'une même famille doivent bien se connaître entre eux. C'est la seule façon de poursuivre une stratégie qui transcende les barrières, nationales et autres. »

PETER HINTZEN

« AFFIRMER EST UN ART »

Une réflexion d'artistes chrétiens

Une maison de maître ouverte par ses propriétaires à leurs hôtes de passage : tel est le cadre dans lequel une trentaine d'artistes de six pays et de toutes disciplines se sont retrouvés du 1^{er} au 4 mai au sud de l'Angleterre, à Newick Park.

Voici quelques années qu'ont lieu de telles rencontres. Leurs objectifs n'ont peut-être pas été libellés de façon formelle, mais nous les résumerons ainsi :

– Engager une réflexion commune sur le rôle que doivent jouer les artistes chrétiens dans l'évolution de la société.

– Etablir des liens entre artistes de cultures et de disciplines différentes (une participante de l'Europe de l'Est a déclaré à l'issue de la rencontre : « Je ne savais pas que je trouverais ici des artistes qui mènent le combat que nous essayons de mener depuis des années. »)

– Aider des artistes à vivre en chrétiens dans un monde qui va souvent à contre-sens de leurs convictions et à être « non pas meilleurs, mais différents ».

– Créer une communauté d'intention aimante et exigeante où sont encouragés et peuvent prendre forme des projets individuels et collectifs.

Sujet de la rencontre de cette année : « Affirmer est un art. » Avec ces mots,

le drapeau est planté. Si l'on veut vivre en chrétien dans le monde de l'art, force est de constater que les symboles qui ont nourri l'imagination des générations précédentes ont cessé d'imprégner notre culture. L'homme dissocié de Dieu s'enferme dans un huis-clos. Le spirituel est peu à peu repoussé dans les tranchées de la vie privée. La foi est reléguée au rang des présomptions face au « monde réel des faits ». Liberté totale est réclamée pour l'art, affranchi de toute norme et structure : c'est le règne de l'art pour l'art.

Il nous faut constamment creuser de nouveaux puits pour trouver l'eau vive. Pour Mgr George Leonard, délégué aux médias de la conférence des évêques catholiques d'Angleterre et du Pays de Galles, ce travail de sourcier ne signifie pas une défense d'un quelconque *statu quo* ni un retour à un mythique âge d'or, mais les retrouvailles de l'art et de l'adoration. L'artiste, en tant que créateur, s'est coupé de l'Eglise et l'Eglise s'est coupée de la communauté. Tous deux en ont souffert. Or la création n'est-elle pas en quelque sorte le sacrement primordial ? Un des motifs d'espoir, pour Mgr Leonard, c'est de se rappeler que la création est antérieure au péché ! L'homme, créé à l'image de Dieu, doit devenir co-créateur avec Lui.

Pour le céramiste catalan Joan Cots, venu d'Espagne avec sept autres artistes, le créateur doit, à l'instar de son Créateur – « Dieu vit que cela était bon » – prendre du recul sur son œuvre. Mais de quels critères l'artiste dispose-t-il ? Cots en voit deux. D'une part la voix intime qui parle en chaque homme. D'autre part l'interaction que l'œuvre crée avec le public. Et Cots de raconter l'histoire étonnante de cet enfant de quatre ans, handicapé mental, qui s'écrie en arrivant dans l'atelier du céramiste : « Oh, que c'est beau ! »

Questions de tous les temps

Pour en arriver à l'affirmation, encore faut-il se poser quelques questions. Y-a-t-il un art chrétien ? Ou devons-nous simplement être chrétiens dans l'art ? Est-ce d'ailleurs l'un ou l'autre ? L'art doit-il refléter la vie ou la déborder ?

Questions sans solutions définitives, et que se posera chaque génération à son tour. Les échanges de Newick Park ont permis de dégager quelques points de repère. Premièrement, un *souci de qualité*, dira John Bird, producteur de télévision, à qui l'on doit notamment *Shadowlands*, l'émouvant téléfilm sur l'écrivain C.S. Lewis qui a déjà été diffusé deux fois à la B.B.C. Deuxièmement, *souci de réalité décapante*, suggérera un participant français. Il se référera précisément à une scène de *Shadowlands* où C.S. Lewis, accablé par la mort de sa femme, répond au prêtre qui le loue pour sa foi profonde : « Non, tout cela n'est qu'un monstrueux gâchis ». En présentant un personnage qui ne triche pas avec sa révolte intérieure, le créateur interpelle son public plus directement qu'avec les propos les plus édifiants.

Troisièmement, *acceptation de l'opposition*. Le fait même que notre civilisation ait réduit ses valeurs au seul désir de survivre et de remplir l'existence à ras bord rend le message chrétien subversif. Le chrétien peut découvrir que son œuvre fera l'unanimité, mais son cheminement peut aussi aboutir au calvaire. Aucune grille préalable ne le guidera dans ses choix artistiques. Alors qu'un certain art d'aujourd'hui s'ingénie à montrer ce qui n'a jamais été dit, le chrétien s'attirera souvent le re-



Le céramiste catalan Joan Cots, avec à sa droite deux artistes venus de Madrid.

proche : « Il n'y a rien de nouveau dans ton message. »

« L'art chemine entre deux abîmes qui sont la frivolité et la propagande », écrivait Albert Camus, qui ajoutait : « Sur cette ligne de crête où avance le grand artiste, chaque pas est une aventure, un risque extrême. Dans ce risque

pourtant, et dans lui seul, se trouve la liberté de l'art. »

L'affirmation, la conviction profonde, le témoignage ont une place sur ce chemin de crête. Et l'espace où se meut le marcheur est peut-être plus étendu qu'il ne le croit.

JEAN-JACQUES ODIER

UN LIVRE UNE IDÉE

« L'ère de la communication », de Pierre Babin

RÉHABILITER L'IMAGINAIRE

Spécialiste mondialement connu des questions de communication, Pierre Babin, prêtre et formateur habitant Lyon, poursuit dans son livre le plus récent (1) sa recherche sur la façon dont les moyens audiovisuels peuvent répondre à l'attente, à l'intuition religieuse de notre temps.

Affirmer que nous sommes à l'âge de l'information est une évidence. On dénombre 440 professions qui entrent désormais directement dans le champ de la communication, du gardien d'immeubles aux hommes de loi et aux enseignants.

Mais la communication est multiple. Ce qui intéresse Pierre Babin, c'est de découvrir les formes qui permettent d'indiquer à une génération passionnée de rock et de vidéoclips un chemin vers Dieu. Il distingue donc d'emblée deux voies de communication : la *modulation* où l'écoute, la vibration, la participation, l'échange sont dominants, et la *communication alphabétique*, où le langage est roi et où le besoin de se distinguer l'emporte parfois sur ce qui unit. Ce qui s'échange, dans ce mode-là, ce sont les doctrines, les idées, les codes. A ces deux voies, le père Babin ajoute deux autres modes de communication : celui de l'amitié, celui de l'Esprit, et la communication de pauvreté (comme attitude et non comme schéma sociologique).

Cette distinction établie, Pierre Babin, à l'instar de Marshall McLuhan, pose la question qui lui paraît capitale :

alors que la communication dans la vie du Christ a été essentiellement de l'ordre de la modulation, pourquoi la vie religieuse semble-t-elle la plupart du temps s'incarner dans le mode de l'écriture alphabétique ?

Si cette interrogation hante à ce point notre auteur, c'est que l'on est bien forcé de constater, non pas nécessairement une véritable crise religieuse mais un décalage entre la foi exprimée par les Eglises et l'attente des générations montantes.

L'imaginaire et le plaisir

Il souligne, comme beaucoup d'autres observateurs de notre époque, l'importance qu'a prise pour les jeunes la notion de liberté, de vibration à l'événement, avec le danger qu'elle peut receler, celui d'être « tout dehors », inattentif aux exigences intérieures.

Pour Pierre Babin, si l'on veut prendre au sérieux le sentiment religieux diffus existant dans la jeunesse actuelle, il convient de réhabiliter deux notions suspectes aux yeux de l'Eglise comme du pouvoir : l'imaginaire et le plaisir. Suspect, l'imaginaire, parce qu'il apparaît comme un manquement à la rigueur intellectuelle. Suspect, le plaisir, parce qu'il ouvrirait les vannes au désordre.

Pourtant l'imaginaire apporte sa part de nourriture au sentiment religieux. Le plaisir, ce n'est pas seulement le rela-

chement, mais aussi ce que saint Augustin appelle « la volupté du cœur ». Le plaisir de vivre chrétien qu'incarneraient un François d'Assise ou une Thérèse d'Avila ne serait-il pas un idéal auquel pourrait répondre la jeunesse d'aujourd'hui ? « La clef de la formation religieuse, écrit Pierre Babin, c'est d'abord de proposer à l'homme des lieux et des temps d'expérience spirituelle ayant un goût de paradis. »

Qu'est-ce qui confère aux sons et aux images la capacité de révéler le divin et, éventuellement, d'exprimer le Christ ? Cette première question en appelle d'autres. Qu'est-ce que le religieux ? Comment percevons-nous la dimension religieuse ? Pour l'auteur, cette perception revêt plusieurs formes : intuition d'un mystère, intuition d'une source inhérente à la vie, d'un pouvoir surnaturel, d'un ordre parfait, enfin d'une nécessité morale qui s'impose comme un absolu et qui est liée à la dignité de l'homme.

Vibrer au souffle de l'Esprit

Quand on exprime ainsi l'essence du sentiment religieux, on comprend pourquoi Pierre Babin et tant d'autres chercheurs se sont tournés vers l'audiovisuel. Pour lui, le « document religieux » est celui qui fait transparaître l'âme profonde, le souffle qui vient de Dieu et non seulement la tête raisonnable et la volonté de convaincre. Aux intellectuels barricadés dans leur logique, aux politiques happés par la volonté de puissance, Babin préfère les hommes qui vibrent au souffle de l'Esprit, la vibration produisant, selon lui, l'effet d'une « réalité derrière et au-delà ».

Il nous a paru intéressant, au moment où beaucoup de chrétiens ressentent le décalage entre leur foi et l'évolution de la jeunesse – à commencer par celle de nos propres enfants – d'attirer l'attention sur cette réflexion et cette recherche auxquelles le père Babin, éternel globe-trotter, forme de nombreux jeunes de tous les continents.

J.-J. O.

(1) L'Ère de la communication – réflexion chrétienne, Le Centurion, 1986. 128 FF.

Pierre Babin, o.m.i., est directeur d'un centre international de formation aux communications sociales et religieuses et directeur d'un département de recherche en audiovisuel au CNRS.

**C'est quand on a le sentiment de ne plus
pouvoir avancer qu'il faut prendre du recul.**



Prendre ses distances. Changer d'horizon. Changer de décor. Passer du noir-blanc à la couleur. Redécouvrir les nuances d'autres paysages, d'autres visages, d'autres sourires. Il est toujours temps de s'offrir quelques jours de vacances. Quelques jours de vacances en notre compagnie.

swissair 